

Vivre ici en venant d'ailleurs

Le philosophe des Andes

Théologien à la retraite, José Bravo a grandi en Equateur dans des conditions qui ont aiguisé son regard et son rapport au monde.

« Je viens d'une famille très pauvre de sept enfants et tous, à force de volonté, avons réussi à nous bâtir une vie meilleure », confie José Bravo dans sa jolie maison à Savagnier. Cet Equatorien, aujourd'hui à la retraite, a travaillé durant 23 ans pour l'église catholique du canton de Neuchâtel, comme aumônier de l'université et membre de l'équipe cantonale de catéchèse.

Licencié de la Faculté de théologie de Fribourg, il a été éduqué dans la foi chrétienne par ses parents et des missionnaires italiens actifs en Equateur. Mais sa vision du monde a également été modelée par les croyances andines qui ont bercé son enfance. Et par certains événements marquants.

« Lorsque j'avais cinq ans, un tremblement de terre a dévasté notre ville, Ambato. Nous avons tout perdu. Nous étions quelques 800 personnes sous une tente fournie par la municipalité et nous manquions de tout, de nourriture, de lits, de matelas, de quoi nous chauffer. Ça a pris des années pour reconstruire la ville et des mois pour recevoir l'aide internationale », raconte José qui a été blessé à la tête.

Vénération de la Terre

Il n'oubliera jamais la puissance des volcans et de la planète, un être sacré dans la cosmogonie andine. « La Pancha Mama est notre Terre Mère, elle nous

nourrit et nous la vénérons. Ce tremblement de terre a été perçu comme étant le fruit de sa colère », se souvient José. « Aujourd'hui, la science donne des pistes pour comprendre, mais elle n'explique pas le feu intérieur de la planète. On est des fourmis face à la force colossale de la nature. » Cette expérience traumatisante a apporté à José un regard empreint d'humilité sur la condition humaine et un sens du sacré qui ne le quittera pas.

Quelques années plus tard, le jeune Equatorien a commencé sa scolarité dans une école tenue par des prêtres catholiques, puis dans un internat. « J'ai été attiré par les récits des missionnaires dans la forêt amazonienne. C'était l'aventure », s'exclame José, qui n'a toutefois pas suivi leurs traces. A la place de la jungle, il a connu l'Italie où il a étudié à l'Institut théologique San Pietro de Viterbo, avant de rejoindre sa sœur à New York.

Une vie de contrastes

« J'ai travaillé dans une fonderie où tous les ouvriers étaient des Latino-américains sous-payés. J'ai connu l'exploitation et des conditions de travail très dures », se souvient José qui a ensuite été engagé dans le restaurant d'une banque sur Wall Street. Les bureaux occupaient 13 étages du gratte-ciel et le jeune homme a découvert un paradis, bardé d'inégalités. « Les big managers ne devaient pas payer leur repas. On leur servait des festins et ils laissaient la moitié de leur assiette. » Dans cette tour d'ivoire, le migrant a découvert les aberrations du

capitalisme, son gaspillage et ses injustices.

Arrivé au terme de son permis provisoire, José se trouve à la croisée des chemins : rentrer en Equateur, devenir clandestin aux Etats-Unis ou suivre une autre voie. Il appelle alors une jeune Jurassienne rencontrée lors d'un voyage en train en Italie. Elle s'appelle Fabienne et elle accepte de l'aider à trouver du travail en Suisse. Ce sera le début d'une nouvelle vie, professionnelle et surtout amoureuse pour José, qui termina ses études de théologie, fondera une famille, avant de partir durant 7 ans faire du volontariat en Equateur. « Nous sommes revenus ici pour la scolarité de nos enfants », explique ce membre actif de l'Eglise catholique neuchâteloise. Dans son engagement, l'Equatorien a mis en pratique la Théologie de la libération, fondée sur des valeurs d'égalité et de non-soumission au système dominant, une église porteuse d'espoir et de justice sociale.

Les richesses de la pauvreté

« Je me sens l'héritier de la culture inca telle qu'on me l'a transmise dans mon enfance. Il n'y avait que trois lois: ne sois pas paresseux, ne mens pas, ne vole pas. Ces quelques règles sont suffisantes pour vivre en société. En Europe, les législations se comptent par milliers, ça n'aide pas l'homme à se sentir responsable », estime José Bravo de sa voix chaude. Cet habitant de Savagnier,

qui a grandi pieds nus dans les Andes équatoriennes, s'est enrichi de ses années de privation, en retenant ce qu'il considère comme étant l'essentiel. « Lorsqu'on ne possède rien, on chérit ce qui reste, c'est à dire la vie et ce que nous sommes, nos qualités d'être », estime José Bravo, qui trouve les Suisses parfois trop sérieux. Il aime rire, chanter et écrire des poèmes. Et son regard sur le monde se pose bien au-delà des montagnes qui l'entourent. Il voit la Terre danser dans le cosmos et s'émerveille de l'ADN, qui relie chaque être humain aux civilisations passées.

L'Equateur en bref
Superficie : 283 000 km ² (la moitié de la France).
Population : 14,8 millions, dont un tiers d'indigènes (65 millions en France).
Capitale : Quito.
Chef de l'Etat : Rafael Correa, élu en 2006, 2009 et 2013, a mené plusieurs réformes socialistes.
Histoire : Ancienne partie de l'Empire inca, l'Equateur est colonisé par les Espagnols au XVI ^e siècle. Le territoire intègre la Grande Colombie en 1922 et devient indépendant en 1930. Traditionnellement agricole, l'Equateur a vu son économie se transformer après la découverte de pétrole dans les années 60. Le pays est aussi le plus grand exportateur de bananes au monde.
Statistiques : 41 Equatoriens résident dans le canton de Neuchâtel.

*Cette rubrique est soutenue par le Service neuchâtelois de la cohésion multiculturelle.
Retrouvez la galerie e portraits écrits et audio sur www.ne.ch/temoignages*

Valérie Kernen